



La nouvelle anabase

REVUE D'ÉTUDES PERSIENNES
Sous la direction de Loïc Céry

Claude Vigée

Mais tu choisiras la vie...



« Sans farine, pas de Torah » : ainsi nous admoneste dans sa sagesse souriante, le Talmud de Babylone. La découverte du salut est inséparable de notre bien-être corporel. La réciproque est également importante : sans l'enseignement de la loi divine, pas de farine sur terre pour les hommes. La vérité de cette double sentence s'enracine dans l'amour que nous portons à la vie humble d'ici-bas, si fragile, toujours menacée. « Etre ici est magnifique » s'écrie Rainer Maria Rilke dans un poème célèbre. « Ô vivre, vivre, temps de l'émerveillement », murmure-t-il encore avec étonnement, lorsqu'il tombe mortellement malade.

L'existence est une entreprise risquée, difficile, qui ne requiert pas seulement l'intelligence, mais exige aussi l'exercice de l'énergie vitale. Voilà pourquoi la loyauté inconditionnelle accordée à la vie est une vertu si rare à toutes les époques de l'histoire. Notre propre siècle, riche en massacres, en cruautés sans limites, ne se distingue-t-il pas en particulier par sa trahison systématique de cette

valeur suprême qu'est l'exigence terrestre ? N'est-ce pas dans cette faille du cœur humain qu'il faut chercher la cause principale de la tragédie mondiale contemporaine ? « La mort, nous rappelle Paul Celan dans sa *Todesfuge*, est un maître venu d'Allemagne. » Au chapitre trente du cinquième volume du Pentateuque, le Seigneur s'adresse pour la dernière fois par l'intermédiaire de son serviteur Moïse à chaque individu membre du peuple d'Israël : « La vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, je les dispose devant toi : mais tu choisiras la vie, afin que tu vives, toi et ta semence. » Si tu désires vivre vraiment, il te faut élire toi-même la vie ; cette répétition n'est pas un simple hébraïsme, ni un exercice de rhétorique facile. Elle constitue, bien au contraire, la réponse d'En-haut à l'énigme de notre destin de créatures. Celui qui acquiesce quotidiennement à sa propre existence, l'être humain qui malgré les soucis récurrents, les ennuis, les tracasseries de chaque jour ne cesse de favoriser en soi, comme chez son prochain et son lointain le cours si problématique de la vie, celui qui la protège résolument contre la mort aux aguets, tapie à notre porte, lui seul participe, dans l'esprit de la Torah de Moïse, à une existence authentiquement vivante. Au lieu de mener dès maintenant celle d'un mort-vivant ou d'un cadavre en sursis, il pourra, nous rappelle magnifiquement Goethe, « se réjouir d'une vie perpétuée ».

« Tu choisiras la vie » : quels poètes issus du passé européen récent oseraient-ils adhérer sans réserves, ni restrictions mentales douloureuses, à ce commandement ultime, le plus sévère peut-être, le plus exigeant sans nul doute de la loi de Moïse ? De nos jours, le seigneur de l'abîme, plutôt que celui du Sinaï, joue partout le rôle du séducteur triomphant. Peu nombreux sont ceux qui s'arracheront à leurs liens, aux attachements ou aux conflits qui les enchaînent à ce monde en confessant, avec Goethe : « Ainsi qu'elle a pu être, la vie, elle était bonne ! »

Pourtant j'ai connu dans ma jeunesse un tel poète, qui m'a fait l'honneur de me compter parmi ses amis lors de notre long séjour en Amérique. Saint-John Perse, disparu en 1975 à un âge avancé, a su manifester son choix audacieux de la vie dans sa vaste œuvre à la fois épique et lyrique, aussi bien que dans les multiples activités qui remplirent ses journées au service de l'Etat jusqu'à la

défaite de juin 1940. Comme Lyncée, le gardien visionnaire de la tour du *Second Faust* (acte V), il aurait pu s'écrier du sein de « la nuit profonde » de son temps :

Vous, mes yeux bienheureux,
Ce que vous avez vu,
- Advienne que pourra -,
Cela était si beau.

Dans l'œuvre du poète français moderne nous retrouvons – comme chez Goethe jadis –, la braise secrète de l'âme alliée à la lumière libre du monde extérieur dans « l'œil solaire », qui irradie l'espace jusqu'aux confins du temps humain. Saint-John Perse n'a pas abandonné son combat avec l'ange, afin de se réjouir d'une vie continuée dans l'avenir indistinct. Aspiration inguérissable aux lendemains inconnus, confiance hardiment placée dans l'impossible *hic et nunc* : ce sens vital indompté constitue, à mes yeux, l'héritage le plus précieux que nous ont légué des poètes tels que Goethe, le Rilke tardif des *Sonnets* et des *Elégies*, ou Saint-John Perse. Mu par leur exemple, je me suis pris plus d'une fois à murmurer, lors de mes heures de tristesse et d'abandon, en faisant appel à mon dialecte alsacien natal : « Peu importe ce que nous réserve le sombre lendemain : même aujourd'hui, il ne fait pas encore nuit tous les jours... » *S'isch nonit àlle Dàà Nààcht*. A travers les hauts et les bas de mon existence, j'ai bien retenu cette leçon.

Laissez-moi d'abord évoquer la silhouette de Saint-John Perse en Amérique, à Washington, en avril 1959, dans son salon de Georgetown de style colonial, avec ses meubles anglais du XVIII^e siècle, sa vaste cheminée de briques rouges, ses portes vitrées et cintrées à la française. Il parle d'abondance, d'une voix nette, un peu chantante, avec un reste d'accent créole, en faisant jouer devant mes yeux ses mains couleur d'ivoire fines et sèches, aux longs doigts nerveux. Je revois le visage au teint bistre, ce menton droit et carré, très ferme, les petites moustaches bien fournies, à la Charlie Chaplin, le front bombé encore élargi par la calvitie, couru de rides profondes, pareilles à celles d'un guerrier Sioux. Il avait les yeux d'un homme des Iles, tachetés, teinte grains de café : des yeux immenses, légèrement exorbités, le regard rivé au loin, comme hypnotisé par l'espace marin, étonnant de fixité et de puissance ; des yeux nocturnes, qui étaient tout prunelles,

tels ceux d'un oiseau de proie. Ses rares cheveux noirs étaient plaqués sur le crâne et séparés par une mince raie à droite. Très coquet, mais habillé à l'ancienne mode, il portait un nœud papillon, avec, sous la veste sombre coupée avec une élégance toute edwardienne, un gilet de soie à rayures noires et beiges. Ses chaussures étaient ornées de guêtres blanches, comme celles que jadis mon père mettait parfois le dimanche et les jours de fêtes juives, au temps de ma petite enfance. Mais quand Perse allait en haute mer sur le yacht de ses amis américains, il emportait un béret basque et enfilait un gros chandail de laine à col roulé. C'est ainsi qu'il affrontait le vent d'est, et aspirait de ses larges narines d'Indien l'air du monde futur. Dans son discours de 1965 sur « Dante, ce rebelle-né », le poète français prophétise la venue des temps nouveaux :

« Les premières houles d'équinoxe se lèvent déjà à l'horizon pour l'enfantement d'un nouveau millénaire. Un grand morceau d'histoire naissante se détache pour nous des langes du futur. Et c'est un soulèvement, de toutes parts, de forces au travail, comme une agrégation des eaux nouvelles. »

Toute l'œuvre de Perse exprime cet appel de l'avenir, ce pouvoir d'engendrement et de réalisation dans le présent, que le futur exerce sur l'héritage intact, ou les décombres déjà, du passé humain. Sa poésie est une parole d'annonciation, un chant de conquête, l'hymne au tourbillon créateur, au surgissement de la lumière, un Oui à l'engouffrement jubilant dans ce qui adviendra. « Au bord des grands espaces libres où se propage le divin, le poète a conduit sa quête d'unité. Il a atteint ce point d'éclat et de rupture dont il n'est point gardé mémoire », dit-il encore au sujet de Dante. Si Valéry consent, bien malgré soi, à s'abandonner au flux de l'existence inéluctable – « il faut tenter de vivre » –, Perse édifie l'ouvrage d'une vie entière sur la célébration de cette existence incertaine, évanescence, à la fois triomphe et agonie, perte et splendeur : « Poète, homme d'absence et de présence, homme de refus et d'affluence, poète, né pour tous et de tous s'accroissant, sans s'aliéner jamais, il est fait d'unité et de pluralité » (*ibid.*). Ainsi, contrairement à Valéry, à la tradition issue de Mallarmé, Perse s'enracine dans son destin temporel. Sa poésie est participation à la grande danse des êtres emportés par le vent universel. Elle commence par la louange, dans ces *Eloges* de 1910, adressés aux sites et aux créatures de son enfance antillaise – et s'achève –

après les hymnes épiques aux *Vents* (1946) et la célébration amoureuse de l'océan dans *Amers* (1955) –, par une profession de foi en la magnificence des créatures, fût-ce au cœur de la vieillesse : « Grand âge, vous mentiez : route de braise et non de cendre (...) Pour nous la turbulence divine à son dernier remous... » (*Chronique*). Sur les traces de Goethe, l'œuvre de Perse s'oppose, par sa forme, son sens et par le souffle même de son inspiration, aux réticences ironiques, au cynisme désespéré, à la peur de vivre, à la haine du monde qui sont, dans la poésie de Valéry comme dans celle de la majorité des écrivains modernes, l'héritage du nihilisme européen.

Lyncée-Perse, ou le premier héraut du XX^e siècle venu d'au-delà du nihilisme, le premier poète du consentement exultant à la condition des créatures : quelle révolution dans l'ordre de la sensibilité occidentale, aussi bien dans la perspective de la haine du monde héritée de l'enseignement chrétien (Jansénistes, Augustiniens protestants, Puritains de toute obédience), que dans l'optique de la philosophie du dénigrement et du désespoir où se reconnaît complaisamment la conscience laïque moderne ! Après tant de poètes de la fuite, de l'étiollement, ou de l'orgueilleuse résignation à la survie d'un moi défait mais demeuré inexpugnable au cœur même de son échec, Perse nous initie à une exploration majeure du réel, au mystère du don, qui est à la fois libération de soi et recouvrement de soi, au fort de l'acte par lequel on s'élance à la conquête de l'espace lumineux. L'explorateur, le navigateur, le voyageur, celui qui sans cesse efface ses traces et se perd aux confins du monde, se retrouve en même temps, par le miracle de l'ubiquité poétique, ressuscité, poussé en avant dans le temps vierge : ainsi l'écume mortelle, sans cesse renaissante, est régénérée à la crête des vagues océanes. Perse est le célébrant passionné du ressac. Le mouvement du cœur de l'homme et du monde est toujours double : séparation, exil, déchirement, cri de la perte dans l'irréparable ; surgissement au monde à travers cette perte, enracinement dans la matinée ensoleillée de la terre au sein même du vent ravageur mais fécondant ; miracle de l'unité chantante de l'homme et des choses, tous deux fragiles et précaires, pourtant animés d'une énergie immortelle qui chaque jour les rédime, les soulevant hors de la ruine ou du néant : « S'en aller !

s'en aller ! Parole de vivant » C'est ce double mouvement, avec l'assentiment à cette contradiction, qui ensemble définit le destin de la créature et fait la substance des poèmes de Saint-John Perse. Il détermine le choix de leurs thèmes, de leurs images, de leur rythme, de leur respiration même. Arrachements et nouveaux surgissements d'être se confondent, sans cesser un instant de se combattre, au sein des strophes et des périodes mesurées de six, de huit, de neuf syllabes projetées l'une contre l'autre comme les vagues d'une mer houleuse et désunie. Eclatement et jaillissement d'être se rejoignent dans le torrent souverain du devenir universel dont participe, en même temps que le poème mouvant, toute destinée individuelle : celle, en particulier, du poète garant du Tout. Le poème, pour Perse, est le témoignage de cette participation, à la fois le modèle et l'écho de la marche tragique des êtres mortels et passagers vers plus d'être encore, plus de joie, plus de présence. Mais cette procession jubilante s'effectue à travers l'anéantissement incessant de chaque créature déterminée, dans la matrice de l'énergie première, où tout s'engendre et se détruit à la fois : « Mais rien non plus ne garde forme ni mesure, sous l'incessant afflux de l'être. » Ce qui pour les Romantiques, ou pour un Leconte de l'Isle par exemple, apparaît comme la dérision ultime, devient ici l'objet de la plus haute louange : l'Amor Fati nietzschéen est au centre de la poésie de Perse :

« Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette grandeur,
Cette chose errante par le monde, cette haute transe par le monde,
et sur toutes grèves de ce monde, du même souffle proférée, la
même vague proférant
Une seule et longue phrase sans césure à jamais inintelligible... »

L'œuvre poétique de Perse nous restitue en mille variations éclatantes cette « seule et longue phrase ». Elle est l'objet véritable de sa vocation créatrice. Il l'a captée dans les rets d'un langage d'une détermination magnifique, parfois lassante à force de précision. Dans sa passion de désigner les choses, il a tenté d'emprisonner dans la parole humaine savamment ouvragée l'arbre-de-vie lui-même : réduisant à l'horizontale d'un discours suivi, lucidement œuvré, le surgissement vertical, simultanément, inconcevable, « à jamais inintelligible » (pour nos consciences limitées, rivées à la succession linéaire du temps), d'une Parole

originelle, explosive. Détournant vers nous, dans l'ici et le maintenant de notre existence bornée, un logos polyphonique qui dépasse, précède, abolit et englobe *toujours déjà* ce qui, pour nos sens comme pour notre entendement infirmes, se débite en ceci et en cela, en hier, en aujourd'hui et en demain. Tout ce présent insaisissable est dompté dans le langage du poète, travaillé, laminé, transformé en substance d'homme. Mais il ne faut pas s'y tromper : sous le détail des figures, des pensées, des tropes, des syllabes, des strophes, au cœur même des dix mille choses distinctes que le poète rend un instant visibles, en bon artisan de la langue expressive de l'indicible, se précipite vers nous l'unique son fondamental, presque inaudible dans son universalité :

« Cette grande chose sourde par le monde, et qui s'accroît soudain comme une ébriété... »

Dans un esprit très voisin Goethe confiait à Eckermann le 20 juin 1831 : « Da kommen sie (die deutschen Gelehrten) un fragen, welche Idee ich in meinem *Faust* zu verkörpern gesucht. Als ob ich das selber wüsste und aussprechen könnte... Vielmehr bien ich der Meinung : je inkommensuralber und fûr den Verstand unfasslich eine poetische Produktion, desto besser. »

Cette unique et « grande chose », dont un vaste poème saisit dans son ensemble, et l'oeuvre, enfin achevée, de toute vie d'homme créateur, ne représentent que les signes – la *mimesis* au sens d'Aristote –, n'a d'autre expression parmi les hommes qu'une seule et longue phrase sans césure à jamais inintelligible. En quoi consiste en effet l'oeuvre finie léguée par le poète, sinon en quelques fragments de cette phrase unique, une poignée d'hémistiches de ce vers sans césure, plusieurs moments précis – mais forts intelligibles, ceux-là –, de cette totalité rythmique incernable ? A la fois parole et univers, poème exemplaire et torrent d'existence qui se conquiert pied à pied, instant par instant émanés du souffle humain. Eclats d'une nébuleuse antérieure, partie évasive, dont l'ensemble dispersé rentre pourtant dans la grande danse du monde sans césure ni signification particulière. « Se refusant à dissocier l'art de la vie, ni de l'amour la connaissance, une telle poésie « est action, elle est passion, elle est puissance et novation toujours, qui déplace les bornes... Elle se connaît égale à la vie même, qui n'a d'elle-même à justifier. Et c'est d'une même étreinte, comme d'une seule

grande strophe vivante, qu'elle embrasse au présent tout le passé et l'avenir, l'humain avec le surhumain, et tout l'espace planétaire avec l'espace universel » (*Discours de Stockholm*). La seule intention de la poésie est donc d'être là, « attachée à son propre destin et libre de toute idéologie » : animée, totale, à la fois impénétrable et visible, comme le spectacle du soleil ou de la nuit étoilée.

Qui veut comprendre le poète, écrit Goethe, doit se rendre au pays de la poésie. En général, ce n'est pas le poète qui est incompréhensible ou obscur. L'étrangeté qu'on reproche à la poésie, souligne Perse, « ne tient pas à sa nature propre, qui est d'éclairer, mais à la nuit même qu'elle explore, celle de l'âme elle-même et du mystère où baigne l'être humain » (*ibid.*). Plutôt que le poème, c'est nous qui sommes aveugles et sourds ; indifférents aux choses pourtant évidentes et urgentes, mais angoissantes aussi, qu'il nous révèle, ou nous rappelle. L'œuvre de Perse nous propose le spectacle intériorisé du monde, elle dit l'élan intelligent de l'homme confronté à la réalité dangereuse de la terre où il construit sa ville, où il vagabonde, où il agonise et se perpétue par ses civilisations, qui attestent de sa puissance de métamorphose par-delà le mourir lui-même. Goethe également avait célébré dans le *Second Faust* (II,3) les noces d'Homunculus, l'Esprit pur et désincarné, produit cristallin de la science alchimique de Wagner, avec Galatée, l'Aphrodite marine, déesse de l'instinct érotique, à laquelle il se sacrifie en brisant, aux pieds du trône d'écaille, la fiole de verre qui l'enfermait. De même, dans le drame mythique inachevé de *Pandore*, Philéros et Epimélieia, les enfants de Prométhée et d'Epiméthée, qui s'étaient offerts aux vagues et au feu, en surgissent tous deux sauvés, inaugurant un temps nouveau, sous l'égide de Pandore revenue sur terre.

Saint-John Perse rejoint la vision unifiante de Goethe, dans l'acquiescement commun à la puissance démonique, dont surgit et où s'abîme périodiquement toute existence séparée : « Dis Systole un Diastole des menschlichen Geistes war mir, wie ein zweites Atemholen, niemals getrennt, immer pulsierend. » A ces lignes écrites par Goethe en 1820 font écho vers 1942,

en pleine guerre mondiale, les magnifiques versets d'*Exil*, où le tragique se renverse en louange :

« Que voulez-vous encore de moi, ô souffle originel ? (...)
Le vent nous conte sa vieillesse, le vent nous conte sa jeunesse... (...)
Et soudain tout m'est force et présence, où fume encore le thème du néant. »

Claude Vigée

© www.sjperse.org / *La nouvelle anabase*, janvier 2005